

LE PEINTRE ET LE PHILOSOPHE

Noël Barbe et Hervé Touboul

Gustave Courbet peint le philosophe. Tout d'abord dans *L'Atelier du peintre*, en 1855, se servant d'une lithographie de Bazin, Courbet installe Pierre-Joseph dans la partie droite de son tableau, du côté de « gens qui vivent de la vie », de ceux qui le soutiennent et participent à son action, du côté des « actionnaires ». Il y côtoie Buchon, Cuenot, Baudelaire, Champfleury, Bruyas et d'autres, dont parfois l'identité nous fait défaut ou prête à hypothèses et discussions. Puis en 1865, c'est *Proudhon et ses enfants en 1853*. Gustave Courbet comprend ce tableau, peint après la mort de Proudhon, comme un devoir envers celui qu'il considère comme le pilote du siècle, une boussole et un rempart contre la barbarie.

Pierre-Joseph Proudhon écrit sur le peintre. En 1865, aussi, Gustave Chaudey, un ami commun, publie, à partir d'un manuscrit laissé inachevé et de notes, *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, ouvrage qui sera considéré comme la somme et l'expression de la théorie proudhonienne de l'art. La production de ce texte trouve son origine dans la demande faite par Courbet à Proudhon, de lui donner une introduction pour le catalogue d'une exposition de certaines de ses œuvres, en particulier du *Retour de la conférence* qui fera, représentant des prêtres avinés, scandale. Ce projet d'écriture prenant de l'ampleur, le peintre y voit tout à la fois une collaboration – « Nous faisons ensemble un ouvrage important » –, l'expression de son projet – « la voie indiquée par moi correspond à la philosophie proudhonienne », – une identité de vue sous des formes différentes – « deux hommes ayant synthétisé la société, l'un en philosophe, l'autre dans l'art ».

Une rencontre ?

Si l'on ajoute à cela que Courbet et Proudhon correspondent, que le premier rend visite au second lorsqu'il est emprisonné après la révolution de 1848, qu'ils partagent des convictions comme le refus de l'art pour l'art ; la relation prend des allures d'idylle.

Sur cette rencontre, les textes, composant cet ouvrage, reviennent : sur les tableaux de Courbet, sur la « préhistoire » du volume de Proudhon, ses théories quant au rôle des artistes et de l'art dans l'avènement d'un monde nouveau et au sein de ce monde, sur ce qu'il voit dans les tableaux de Courbet et les appréciations esthétiques qu'il porte. Ce faisant la relation entre les deux hommes se fait plus complexe.

Plutôt qu'une rencontre, elle apparaît ici comme une sorte de réplique des entreprises réciproques, empreintes de zones grises sur l'autre et sur soi. Courbet ne fera jamais de portrait d'après nature d'un Proudhon trop méfiant. Le Courbet de Proudhon sera présenté *post-mortem*, double décalage, dans le geste et sa réception. Disparité dans l'admiration de l'autre et l'appréciation de son œuvre, opposition d'une singularité artistique et d'un principe d'égalité, recouvrement ou annexion de la peinture de Courbet par l'écriture de Proudhon, brouillage sur le lieu d'où jaillit le sens de l'activité picturale, perturbation des vocations avec un peintre qui écrit et un théoricien social qui pense la peinture... Courbet et Proudhon s'entendent-ils ? L'artiste dit le génie du philosophe mais ce qu'il peint ne correspond pas à la philosophie du philosophe, ce dernier écrit sur les tableaux du peintre mais ne lui reconnaît pas du

génie. Sont-ils tous les deux comme ces lignes de fuite cheminant parallèlement et qu'un point de vue qui les regarde ensemble, trop éloigné ou trop rapproché, fait facilement converger ?

D'une certaine manière la rencontre ne s'est pas "déroulée" même si elle a eu lieu, sans doute favorisée par l'appartenance à une « localité » commune. « [...] tous deux du même pays » écrivait Courbet. « Je suis de pur calcaire jurassique » déclare Proudhon. Courbet fait écho : « Vous n'avez donc pas de pays que vous soyez obligé d'emprunter le pays des autres [...] Moi je connais mon pays ». L'amour de ce « pays » n'exclut pas sa critique, parfois très dure ¹.

Politiques

Prendre sous un même regard Gustave Courbet et Pierre-Joseph Proudhon conduit inévitablement à questionner la politique du premier. Pour autant, elle ne peut être restreinte aux rapports avec Proudhon. Fourier aussi est là, en témoignent les relations avec le mécène Alfred Bruyas et celles, moins connues et débroussaillées ici, avec François Sabatier figurant, selon certaines lectures, du côté droit de *L'Atelier*, aussi son portrait de Jean Journet, apôtre du fouriérisme. Sabatier, à propos des toiles de Courbet au salon de 1851, en particulier *L'Enterrement*, parle de scènes populaires et du caractère prophétique de l'art, évoque la beauté du peuple et son entrée dans l'art succédant à son entrée en politique, ainsi que de l'abolition de la peinture de roi. La composition de l'un des dessins

de Papety qu'il lui présenta, semble avoir influencé celle de *L'Atelier*.

Au-delà de la question des influences et des relations, parler de Courbet politique c'est aussi revenir sur différents moments et sur les modalités de ses engagements : le quasi-silence de 1848, le refus des règles esthétiques de l'Empire et l'affirmation de l'« exil de l'esprit » qu'il représentait, l'entrée dans le champ de la lutte pour le pouvoir avec la Commune. Sa présence y est saisie, peut-être, par la photographie dans la mise en œuvre d'une politique des images, de circulation de portraits et de lieux dévastés, d'une propagande... Faisant un pas de côté il s'agit aussi de s'interroger sur la possibilité et les conditions d'une lecture politique du geste du peintre. Peut-on lire dans les redistributions de qualités qu'il opère en fixant le pigment sur la toile, une politique à l'œuvre ?

Parler d'un Courbet politique c'est aussi s'interroger sur les appropriations qui en ont été faites. De telles lectures, de telles reprises ont leurs limites, comme l'amitié, bien réelle, entre le philosophe et le peintre eut les siennes, elle(s) désigne(nt) encore cependant la possibilité de politiques à venir.

¹ Lettre de Courbet à Lydie Joliclerc, début octobre (?) 1871, P. t.-D. Chu, *Correspondance de Courbet*, Paris, Flammarion, Paris, 1996, p. 395 ; Lettre de Proudhon à Mme Rouillard, P.-J. Proudhon, *Correspondance*, Paris, Lacroix, 1875, t. XIII, p. 199-200.